

D'office à la Légion en Indochine

par le Colonel Jacques VANDAELE

(Séance du 24 octobre 1981)

LE port d'Oran, le 12 décembre 1952.

15 heures, encore un bataillon de Légion pour l'Indochine. Ces dames de la Croix-Rouge distribuent café, gâteaux secs et cigarettes à ceux qui, lourdement chargés, montent à bord du *Son-Tay*.

Tandis que le soleil descend lentement derrière Santa-Cruz, la nouba du 2^e Algériens et trois sections, des légionnaires, des marins, des aviateurs, se rangent sur le quai.

18 heures, la sirène annonce l'appareillage. Le détachement présente les armes, le « Boudin » retentit, le *Son-Tay* largue ses amarres. Cette fois, c'est l'aventure, une aventure qui avait commencé quand j'avais appris ma désignation d'office pour la relève de la Légion étrangère en Extrême-Orient.

Le 8 novembre, ma femme m'avait accompagné à Marseille. Après les formalités de départ, après la bouillabaisse sur le Vieux-Port, nous étions montés à Notre-Dame-de-la-Garde, puis nous avions arpenté la Cannebière avant les dernières heures d'intimité, viatique d'une longue séparation.

Très tôt, le lendemain, j'avais quitté celle qui repartait seule, par le train, retrouver nos trois petits.

Marseille-Oran. La mer est mauvaise et le 10 novembre, à 19 heures devant la gare de Sidi-Bel-Abbès, un légionnaire nous attend avec une « arraba » où notre renfort — un commandant fraîchement promu, quatre capitaines anciens, six lieutenants — entasse ses cantines.

Direction : les hôtels de la ville car il n'y a pas de place pour nous au Cercle. Déception ! Nous nous attendions à plus d'égards — la Légion ne les réserve qu'aux siens. Il ne suffit pas d'arborer une cravate verte, de faire écussonner vareuse et képi, de se présenter au colonel du 1^{er} Étranger pour être accepté. Pour l'instant nous ne sommes que ceux auxquels la Légion fait appel pour remplacer ses officiers qui, dans cette guerre sans fin, ne cessent de tomber et dont les noms, au fil des semaines, s'inscrivent en lettres d'or sur les tables de marbre du Musée du Souvenir.

Il nous faut d'abord, au camp de Nouviou, mettre sur pied un bataillon de 500 légionnaires et ensuite l'encadrer jusqu'à Saïgon.

Douze mille kilomètres à bord d'un transport de troupes, un long mois en mer, avec une courte escale, Djibouti, pour y faire le plein d'eau potable, ce n'est pas une croisière.

Officiers et sous-officiers se partagent les quelques cabines. Les légionnaires sont répartis entre les ponts aménagés en dortoirs. La nourriture, c'est important, est très convenable, mais comment occuper nos hommes ? L'instruction que nous pouvons mener, les cours de français et de secourisme, les travaux d'entretien, les inspections, les corvées, les exercices d'évacuation, tout cela a des limites. Heureusement que la sieste meuble une grande partie de l'après-midi et que, le soir, il y a le foyer avec cinéma dont la responsable, une jeune eurasiennne, est la seule femme à bord, ce qui lui vaut passablement d'avances...

Je commande une des compagnies avec trois jeunes lieutenants et un adjudant chevronné, médaille militaire et impressionnante croix de guerre d'Indochine. Vis-à-vis de nous, qui partons pour un premier séjour, il est pour le moins sur la réserve, s'en tenant à l'exécution stricte de nos ordres. Ce n'est que plus tard que je découvrirai qui était l'adjudant Kalish. Originaire de Prusse orientale, il s'était engagé en 1934 à la Légion. Cinq ans plus tard, il avait rejoint la Wehrmacht et l'Afrikakorps. Ramassé en Lybie par les Britanniques, interné aux États-Unis, il avait rengagé en 1946 à Bel-Abbès pour l'Extrême-Orient.

Le 24 décembre, c'est la fête de famille de la Légion. En cette soirée, nul ne peut s'empêcher de penser à celles et à ceux qu'il a laissés. Avant de rejoindre ma compagnie, je passe par ma cabine pour me changer. Sur mon étroite couchette, une grande boîte de chocolats de la « Marquise de Sévigné » avec un mot touchant de Kulavy, un Tchèque qu'à Nouviou j'avais pris pour ordonnance.

La tradition veut que, ce soir-là, chacun reçoive un cadeau. Pour nous, le « Service du Moral » de Bel-Abbès a mis en place 500 colis et il a bien fait les choses. C'est ainsi qu'une trousse de toilette fort convenable me revient.

Faute d'aumônier, un Italien chante « Minuit, Chrétiens », un Allemand « Stille Nacht », un Polonais, un Tchèque, un Hongrois, des Noël de chez eux.

Puis nous passons à table et en attendant les plats qui se succèdent interminablement, nous reprenons en chœur les chants graves et nostalgiques de la Légion.

25 décembre, 14 heures : Escale à Djibouti. En un rien de temps, les légionnaires ont pris d'assaut les somptueuses voitures américaines que conduisent, comme des fous, des Somalis efflanqués. Avec mes lieutenants, il ne nous reste qu'à partir à pied, sous un soleil écrasant, par des avenues désertes — c'est l'heure de la sieste — prendre un « pot » au « Palmier en Zinc ». La bière y est fraîche mais les tables poisseuses attirent les mouches contre lesquelles il nous faut nous défendre pour écrire nos cartes postales.

Nous ne voulons pas repartir sans voir la ville indigène. Sur le seuil d'une masure, la matrone, une noire aux cheveux crépus, dont la nudité croulante transparait sous la robe bariolée, nous propose « ses filles ». Nous déclinons l'invitation... La nuit est tombée. Passant devant la paroisse, nous entrons. C'est la fête. Dans les jardins illuminés, parmi les tenues blanches et les robes décolletées, avec nos chemisettes et nos shorts kaki, nous n'avons pas notre place.

D'ailleurs nous ne saurions nous attarder, le *Son-Tay* lève l'ancre à 20 heures.

Après Djibouti, la grande houle de l'Océan Indien nous fait nous traîner sous un ciel plombé. Les journées étouffantes sont terriblement longues...

Le 1^{er} janvier, les sous-officiers nous présentent leurs vœux et le 6 nous les recevons. La Légion a conservé une des plus

vieilles traditions de l'Armée française. Ce jour-là, un sous-officier est le Roi. De son trône, entouré de sa cour, il prononce un discours farfelu d'où émergent des vérités que les intéressés, quel que soit leur grade, se doivent « d'encaisser » avec le sourire.

Le 13 janvier, au soir, mouillage au large du Cap Saint-Jacques, puis remontée de jour, par la rivière, jusqu'à Saïgon.

Ventilation du renfort : Kulavy m'est enlevé... et le 16, par avion, avec deux de mes anciens, nous gagnons Nha Trang, P.C. du 2^e Étranger. En l'absence du colonel, son adjoint, le commandant Sourlier nous reçoit. Alors que mes camarades ont des affectations correspondant à leur ancienneté, je dois prendre la direction du Foyer. C'est sans doute une « grosse boutique » avec son bar et son cinéma, mais tout quitter pour compter des caisses de bière... Je le trouve saumâtre et ça se voit. « Vous êtes là pour faire ce qu'on vous commande », mais Sourlier, officier de troupe bardé de citations, le comprend. « On vous aidera » et dans la foulée, il m'invite à me joindre dès le lendemain minuit, au convoi qui fait la liaison avec les Plateaux.

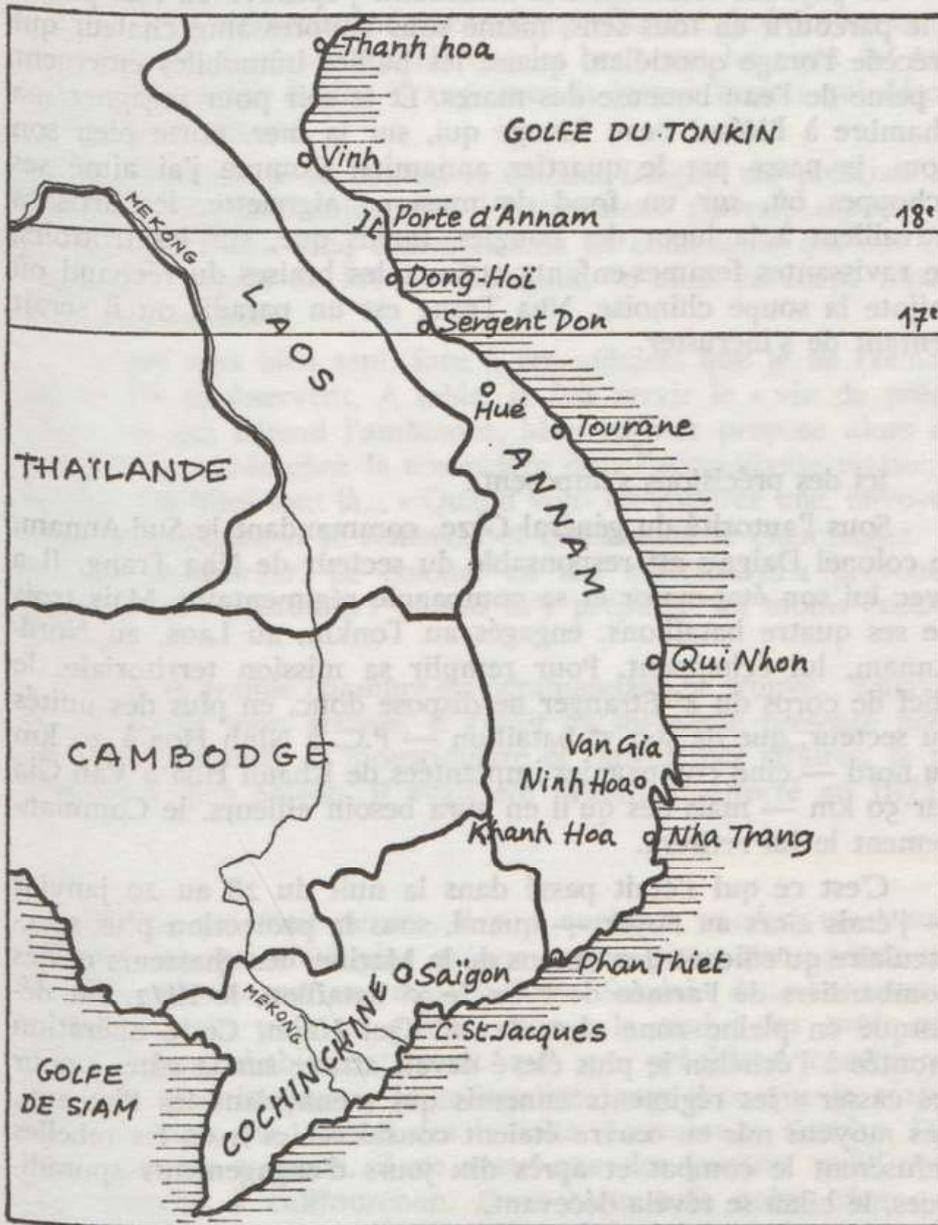
Tandis qu'un bataillon vietnamien, appuyé par des légionnaires, ratisse la forêt pour assurer la protection de la route déjà passablement envahie par la végétation, je découvre les contreforts de la Chaîne Annamitique et les villages de paillottes sur pilotis, où vivent des « montagnards », les Rhadés qui, dans le plus simple appareil, nous accueillent avec les manifestations touchantes d'une hospitalité d'un autre âge.

Je rentre conquis par ce pays pour apprendre qu'au Foyer, il y a, depuis longtemps, un déficit important qui n'a pu être comblé. Je n'ai aucun sens des affaires, je me perds dans la comptabilité et les inventaires me démoralisent.

Dieu merci ! l'arrivée d'un capitaine, libanais d'origine, plus apte que moi à rétablir la situation, et l'intervention d'un de mes anciens, font qu'à son retour le colonel Daigny me confie son 4^e bureau, la logistique du secteur.

A cette époque, pour protéger les territoires pacifiés, les tours des supplétifs doivent être remplacées par des postes, avec blockhaus en béton et réseaux de barbelés, qui seront confiés à la jeune armée vietnamienne.

Je me donne à fond à mon travail, tous les jours sur le terrain, avec mon adjoint, un sergent déclaré luxembourgeois, en réalité français, qui est là depuis six ans et connaît tout. Très serviable, il va jusqu'à m'accompagner à la messe dont il



m'a indiqué l'heure. Je ne pouvais penser qu'un jour, pour une fille, il garderait l'argent destiné à un fournisseur. Cette escroquerie lui coûtera ses galons... et me servira de leçon.

Le pays est vraiment très attachant. J'éprouve un réel plaisir à le parcourir en tous sens, même sous l'oppressante chaleur qui précède l'orage quotidien, quand les buffles immobiles émergent à peine de l'eau boueuse des mares. Et le soir pour regagner ma chambre à l'Hôtel Beau Rivage qui, sur la mer, porte bien son nom, je passe par le quartier annamite. Comme j'ai aimé ses échoppes où, sur un fond de musique aigrette, les artisans travaillent à la lueur des bougies, tandis que, sur les trottoirs, de ravissantes femmes-enfants attisent les braises du réchaud où mijote la soupe chinoise. Nha Trang est un paradis où il serait tentant de s'incruster.

Ici des précisions s'imposent :

Sous l'autorité du général Gèze, commandant le Sud-Annam, le colonel Daigny est responsable du secteur de Nha Trang. Il a avec lui son état-major et sa compagnie régimentaire. Mais trois de ses quatre bataillons, engagés au Tonkin, au Laos, au Nord-Annam, lui échappent. Pour remplir sa mission territoriale, le chef de corps du 2^e Étranger ne dispose donc, en plus des unités du secteur, que de son 3^e bataillon — P.C. à Ninh Hoa à 30 km au nord — cinq compagnies implantées de Khanh Hoa à Van Gia sur 50 km — mais dès qu'il en aura besoin ailleurs, le Commandement le lui retirera.

C'est ce qui s'était passé dans la nuit du 28 au 29 janvier — j'étais alors au Foyer — quand, sous la protection plus spectaculaire qu'efficace des canons de la Marine, des chasseurs et des bombardiers de l'armée de l'Air, le 3^e bataillon, le III/2, fut débarqué en pleine zone viet, devant Qui Nhon. Cette opération montée à l'échelon le plus élevé devait attirer sur la côte, « pour les casser » les régiments ennemis qui menaçaient les Plateaux. Les moyens mis en œuvre étaient considérables mais les rebelles refusèrent le combat et après dix jours d'engagements sporadiques, le bilan se révéla décevant.

L'amiral qui à bord du porte-avions « Arromanches » menait l'affaire en rendit responsable le commandant du III/2.

Le lundi 16 mars, à 23 heures, le colonel Daigny me fit appeler. « Demain, avec toutes vos affaires, vous partez à Ninh Hoa

prendre le commandement du 3^e bataillon. Je vous rejoindrai mercredi après-midi ».

A Ninh Hoa, au P.C., je trouve le chef de bataillon, un de mes grands anciens, qui boucle ses cantines. Relevé quelques mois après sa prise de commandement, il est effondré. Je l'écoute toute la soirée et le lendemain après que les honneurs lui aient été rendus, je le conduis à Nha Trang, avec la jeep à fanion qui désormais sera la mienne.

Le mercredi à 16 heures, le colonel Daigny me présente au capitaine adjudant-major, qui légitimement pouvait espérer la succession, et aux cinq commandants de compagnie qui ont été convoqués. Après de brèves consignes, le chef de corps repart avec son escorte.

Je me sens bien seul, face à ces officiers que je ne connais pas et qui m'observent. A table, je fais servir le « vin de précision », ce qui détend l'ambiance. Mon adjoint propose alors de terminer la soirée chez la tenancière de « l'accueillante maison » du lieu. Les filles sont là... « Quand vous en voudrez une, envoyez votre ordonnance ». Je remercie et commande le champagne. Je ne puis m'attarder. Le colonel en me quittant m'a prévenu : après-demain, opération ! Je dois m'y préparer, au moins étudier la carte.

Dans la grande chambre du commandant, je trouve... Kulavy. Ayant appris mon arrivée, il s'était de lui-même présenté pour faire le lit, monter la moustiquaire et ranger mes affaires. Je ne savais pas qu'à Saïgon, il avait été justement affecté au III/2.

Par ce qui était encore, il y a quelques années, une route coloniale et qui n'est plus qu'une vague piste, nous pénétrons de nuit, colonne par un, dans la forêt. Soudain dans l'obscurité, un bref éclair, puis un autre... suis-je le seul à les avoir vus puisqu'imperturbablement ceux qui me précèdent continuent leur lent cheminement... Je m'inquiète jusqu'à ce que je réalise qu'il ne s'agit que du vol des lucioles. La colonne s'arrête. Des ponts sur les torrents, il ne reste que des poutres qu'il nous faut franchir à califourchon. Dans cette nuit noire, rien que le bruit de l'eau qui coule, troublé parfois par les cris déchirants des oiseaux que nous dérangeons.

Notre objectif : attaquer les Viets sur leur terrain, à Da Ban, une de leurs bases enserrées dans la montagne et la forêt, qui leur permet de nous harceler. L'opération commandée par Sourlier met en jeu deux bataillons, le nôtre et le 261^e B.V.N. (vietnamien).

J'ai avec moi deux compagnies, la 9^e et la 12^e. La 10^e et la 11^e, par d'autres itinéraires, doivent nous rejoindre au centre de l'implantation rebelle. Les Vietnamiens se chargent des crêtes.

Dès la sortie de la forêt, un coup de feu, un seul, celui du guetteur qui signale notre arrivée.

Nous sommes dans les hautes herbes, aucun repère, nos cartes sont par trop imprécises et l'avion de reconnaissance, contacté par radio, ne voit rien. De ci, de là, une rizière bien entretenue, une cagnia avec parfois un dépôt de paddy, des poulets en liberté, des tracts et même des piastres Hô Chi Minh. Nous ramassons tout !

C'est le vide et pourtant, au nord, nous entendons des rafales d'armes automatiques. La 11^e du capitaine Guibert qui vient de Van Gia nous signale qu'elle a des blessés, que le brancardage retarde sa progression.

Toute la journée nous fouillons en vain Da Ban, mais à des tirs isolés nous nous rendons compte qu'il se passe quelque chose autour de nous... Avec la nuit, nous risquons des ennuis. J'appelle Sourlier au « 694 », je lui demande l'autorisation de nous replier sur la forêt. Nous nous sommes, sans doute, mal compris puisqu'à minuit quand je le rejoins, il me donne l'ordre de repartir immédiatement.

Au petit jour, nous surprenons les rebelles qui étaient revenus. L'affrontement est brutal. Nous relevons un Viet atteint au ventre d'une grosse hémorragie que le toubib ne peut arrêter : il n'y a plus, pour abrégier sa souffrance, que la piqûre de morphine à laquelle cet homme, dans un dernier sursaut, se refuse... et sans me quitter des yeux, il meurt en silence... Ses camarades ont réussi à se sauver et, puisqu'il n'est pas question d'occuper le terrain, c'est le retour. Quand je revois Sourlier il me dit : « Hier, ce n'était pas ça. Aujourd'hui ça va. Vous vous y ferez ».

Quelques jours plus tard, avec le général Gèze, même opération, au sud, sur une autre base, Da Den, mais cette fois les abords sont piégés et sans avoir vu un Viet, nous avons 17 blessés qu'il faut évacuer.

Alors que Ninh Hoa était calme, dans la nuit du Vendredi Saint, à quelques kilomètres de mon P.C., deux tours sont incendiées et leurs garnisons enlevées. Les harcèlements de nuit se multiplient. A Hué, le général Leblanc, commandant l'Annam, décide de « mettre le paquet » sur Da Ban où des réguliers sont arrivés.

Il fait appel aux paras de la Légion pour leur confier ce qui fut notre mission, un mois auparavant. Le III/2 et les Vietna-

miens devront alors boucler au nord les accès de la piste Hô Chi Minh pour interdire toute retraite ou toute arrivée des renforts.

Avec Sourlier, nous entrons, de nuit, dans un monde étrange, nous gagnons les crêtes que suivent ces itinéraires parfaitement équipés et camouflés que les rebelles utilisent. Au prix d'une dure montée, nous atteignons à 1.564 mètres le col qui commande Da Ban. Nous sommes dans les nuages, nous ne voyons rien, nous n'entendons rien, nous attendons jusqu'à ce que nous parvienne l'ordre de repli. Nous ignorons tout ce qui s'est passé.

A Ninh Hoa, je trouve le général Leblanc : « Les paras ont eu un coup dur, vous connaissez le coin, allons-y ». Il monte dans ma jeep, je prends le volant. Derrière nous nos deux ordonnances engagent un chargeur dans leur P.M.

Dans une clairière, le B.E.P. a ramené ses morts et ses blessés. Parmi ceux-ci, un sous-officier a encore sa lucidité : « Mon Général, cette fois, pas de chance, je suis foutu ». Les Viets attendaient le 1^{er} bataillon étranger de parachutistes à sa sortie de Da Ban.

Le 30 avril, le général Leblanc est à Nha Trang pour la célébration de Camerone. J'y participe avec deux compagnies, les trois autres sont en alerte dans leurs quartiers.

Le 1^{er} mai à Ninh Hoa, avec six semaines de retard, a lieu ma prise de commandement réglementaire. Le Préfet de Région accompagne le Colonel et quand, précédé par la musique du régiment, le III/2 défile, la population applaudit.

Pour quelques heures, le bataillon est rassemblé. C'est la fête, et avant de passer à table, Daigny rappelle que c'est aussi la Saint Jacques.

En fin de journée, je veux m'assurer qu'ont été améliorées les conditions de vie de ceux que, pour des raisons de sécurité, nous retenons au camp des P.I.M. Quelle n'est pas ma surprise quand l'un d'eux me remet la jonque qu'il a sculptée et grée, en me disant « Pour votre petit garçon en France ».

Pendant plus de deux mois, nous déjouerons les tentatives des rebelles. Nous progresserons même, à l'est, dans la presqu'île de Ninh Thinh, un terrain difficile dont nous chasserons le Bo Doï local pour implanter une compagnie vietnamienne.

Après deux semaines de « nettoyage », je laisse la 9^e en appui et nous rentrons à Ninh Hoa pour le 14 juillet. La prise d'armes sera celle de l'adieu à ce secteur. Le surlendemain, avec la 10^e, la 11^e et la 12^e nous devons rejoindre Phan Thiet.

Le 15 au soir, pour la dernière fois, je veux revoir Ninh Hoa. L'orage a nettoyé le ciel. Les fleurs rouges des flamboyants et les larges feuilles des bananiers ruisselantes de pluie étincellent au soleil couchant. Quelle beauté ! Quel calme ! Alors qu'à l'ouest, noir et menaçant, le massif de la Mère et de l'Enfant barre l'horizon.

Port de pêche, Phan Thiet est une ville isolée, entourée qu'elle est par la mer et par ce qu'on appelle « le triangle des rizières » que contrôle un gros bataillon rebelle, le Xung Kich. C'est lui qui, il y a trois mois, s'est emparé sur la côte d'un poste tenu par une compagnie vietnamienne encadrée par des Français.

Nous avons rejoint Phan Thiet par la voie unique se raccordant à la ligne Nha Trang - Saïgon dont le train blindé de la Légion assure la protection.

Mis pour dix jours à la disposition du colonel Cothias, commandant le secteur, nous y resterons dix semaines...

Dès le lendemain de notre arrivée, sans doute pour nous éprouver, Cothias nous envoie au centre du « triangle » au lieu-dit le « Petit Lac ». « Ça fait des années qu'on n'y est pas allé... ». Partis des postes périphériques, nous sommes bientôt accrochés. Nous avons des blessés. Le lieutenant commandant la 10^e appelle au secours. Je le trouve ruisselant de sang. Sa blessure au cuir chevelu était heureusement plus impressionnante que grave.

Mes trois compagnies pataugeant dans les rizières attaquent les couverts, en délogent les rebelles qui se replient. Au soir de mon 40^e anniversaire, je campe sur l'objectif, près du trou que Kulavy a creusé et que l'orage a transformé en baignoire.

Au retour, j'apprends qu'à Ninh Thinh, la 9^e a perdu un caporal et cinq légionnaires dans une embuscade. Le Bo Doï était revenu.

Fin juillet, je récupère tout mon monde, tout mon matériel et, surtout, les képis blancs des légionnaires partis en tenue de combat avec leurs chapeaux de brousse, puisque « ça » ne devait durer que quelques jours.

Il serait fastidieux de raconter les vingt opérations auxquelles le III/2 a participé. Son journal de marche les énumère avec leurs bilans et leurs pertes. Mes officiers les ont baptisées « opérations citron pressé ». Il est évident que Cothias en profite ainsi que le général Leblanc qui envoie, pendant que nous sommes-là, d'autres bataillons pour obliger le Xung Kich à passer au nord de la voie ferrée.

Nous irons l'y chercher et le 18 août, de nuit, nous embarquons dans un train de marchandises précédé du train blindé. Au petit jour, alors, qu'à cause de la rampe le convoi ralentit, 400 légionnaires sautent dans la brousse. Nous accrochons. Les Viets se dérobent. Nous les poursuivons.

Mon P.C. repérable par ses antennes est pris à partie au mortier. J'ai un radio sérieusement touché. Il ne peut être sauvé que s'il est évacué. Pour une fois, il y a un hélicoptère. Je le demande. Il se fait attendre. Sous l'effet de la morphine, le blessé est prostré. Quand enfin il perçoit le vrombissement de l'appareil, il revit, prend à l'infirmier sa cigarette, en tire une bouffée et la lui rend. Bientôt il est à l'hôpital d'où il me reviendra.

Tandis qu'au loin ça tiraille, le bataillon se forme en carré pour la nuit et s'enterre. Nous ne dormirons guère.

Et ça continue... Un mois plus tard le colonel Daigny vient nous voir. « On est content de vous mais bientôt vous allez repartir. Je ne vous reverrai plus. Vous devez vous ménager pour tenir ».

Il me reprend, pour Nha Trang, mon adjudant-major qui pendant six mois m'a servi loyalement.

Mes officiers arrivés en fin de séjour me quittent. Je n'ai plus qu'un seul capitaine au lieu de six, Guibert qui fut sévèrement brûlé à Ninh Thinh lors du débroussaillage et qui est sorti de l'hôpital. Je l'avais vu à l'œuvre à Van Gia, je l'estime et le prends pour adjoint.

Le 4 octobre, c'est notre dernier jour à Phan Thiet. Le colonel Cothias a invité tous mes officiers et une vingtaine de sous-officiers. Il nous remercie de ce que nous avons fait, nous dit ses regrets de nous perdre. Il m'annonce une citation et accepte toutes les propositions que je lui ai soumises.

De nouveau le train. Brève halte à Saïgon. Je passe au « Bureau-Légion ». Le III/2 a de nouveau la « cote », il est attendu à Dong Hoï, au Nord-Annam.

Embarquer 600 hommes, 9 Jeep, 12 GMC, 150 tonnes de matériel, ce n'est pas une mince affaire.

A bord du *Gasconne* nous sommes seuls. J'ai la cabine du commandant d'armes et le Pacha nous accueille comme les marins savent le faire.

Ce soir-là, dans des draps impeccables, j'ai de la peine à trouver le sommeil. Je revois le Petit Lac, le champ des Ananas, Bao Oc, Long Thin Thon. Je revis ces opérations exténuantes

dans la rizière et dans la brousse. Le Xung Kich a été étrillé. Le secteur de Phan Thiet peut être maintenant confié à l'armée vietnamienne. Nous avons rempli notre mission, mais qu'est-ce qui nous attend, au nord, au-delà de la « Rue sans Joie » ?

Au jour, nous sommes au large de Phan Thiet, puis ce sera Nha Trang et Ninh Thinh et, le 8 octobre, Tourane où, sur le quai, le commandant du IV/2 et plusieurs de ses officiers nous accueillent fraternellement.

Nous espérons la détente, la plage, mais le samedi je suis convoqué à un « briefing ». Demain dimanche, ratissage d'une zone où, paraît-il, il y a du Viet. Le R.E.C., le IV/2, et même le III/2 qui n'est que de passage, sont dans le coup. Pensez donc, quelle aubaine pour les colonels de l'état-major d'avoir un deuxième bataillon de Légion.

Nous n'apprécions guère ce « coup de l'invité » ! Dans les villages nous ne trouvons que des vieillards, des femmes et des nhos. Dieu merci ! des centaines de canards feront passer les rations conditionnées. Sur ce, l'orage éclate, nous bloque sur le terrain. Nous ne rentrerons que le lendemain, encore trempés... nous l'avons eu sec !

Je ne tarde pas à prendre l'avion avec trois de mes officiers pour notre nouveau point de chute.

Dominée par son imposante citadelle, Dong Hoï sur le large estuaire de sa rivière est une ville qui s'est beaucoup développée quand en 1947, fuyant la province de Vinh, fief du Viet Minh, 20.000 catholiques se sont installés autour de leurs églises et de leurs écoles.

Dong Hoï est également le P.C. du secteur septentrional de l'Annam qui, le long de la mer dont il est séparé par une large zone de dunes, s'étire sur 100 kilomètres du poste de Quang Khé, sur le Song Gian au nord, à celui de Sergent Don au sud. Mais à part l'agglomération et quelques villages que nous contrôlons, ce secteur n'est qu'une route, jalonnée de postes plus ou moins importants. C'est dire sa vulnérabilité malgré le déboisement poussé jusqu'au pied de la montagne.

Quand nous débarquons, nous nous présentons au patron, un cavalier, le commandant Bonnefous. Accueil direct et sympathique. « Vous remplacez un bataillon de Marocains qui monte au Laos. Je compte sur vous. Vous êtes ici pour protéger ceux qui nous font confiance et ils sont nombreux ».

Bonnefous doit partir dans deux mois. Pendant tout son séjour, avec les tirailleurs que nous relevons, avec un escadron

du R.E.C., un demi-groupe d'artillerie, une compagnie du génie et trois bataillons vietnamiens implantés du nord au sud, il a, avec son solide bon sens et par sa connaissance approfondie de la situation, assumé pleinement un commandement qui ailleurs aurait été celui d'un colonel candidat aux étoiles.

Le 17 octobre, le III/2 arrive, soixante véhicules aux ordres de Guibert, mais il a fallu mobiliser toutes les unités du secteur pour assurer la protection du convoi.

Les Marocains nous passent les consignes. Leurs officiers nous confient leurs regrets de partir et leurs pressentiments. Deux mois plus tard, dans la brousse du Laos où les Viets les ont laissés s'engager, ce sera au lever du jour l'assaut brutal. Seuls en réchapperont quelques officiers et tirailleurs qui raconteront ce qui s'est passé.

A Dong Hoï, j'ai sous la main mes cinq compagnies. Elles ont repris, en ville, les cantonnements des tirailleurs et je loge à proximité avec Guibert, nos ordonnances et nos chauffeurs dans une petite maison attenant à la villa du commandant de secteur.

Le III/2 est donc immédiatement disponible pour répondre à ce qui lui est demandé. Sans parler des opérations, les ouvertures de routes et les travaux de postes, les reconnaissances et les embuscades se succèdent d'autant plus pénibles que l'hiver amène le froid et la pluie.

Que de fois, au retour de ces sorties éreintantes, pour m'éviter d'intervenir, ai-je fait semblant de ne pas entendre de ces jugements sans appel portés par mes jeunes officiers sur « ceux qui nous commandent ».

Il faut dire que huit de mes quatorze lieutenants sont en deuxième séjour et que, dans les compagnies isolées, ils ont souvent été laissés à eux-mêmes. Notre bataillon qui porte, héritage de ses Anciens, la fourragère bleue et rouge de la croix de guerre des T.O.E. d'Indochine, doit retrouver sa cohésion, son « esprit de corps ».

Notre popote, où nous nous retrouvons entre nous dans un pavillon isolé de la citadelle, y contribuera. Grâce à tous, il règnera bientôt une ambiance « de confiance, de jeunesse et de camaraderie » qui marquera le III/2.

Tout ira bien après quelques mises au point. Je n'en retiendrai qu'une.

A notre arrivée, nous avons pris en compte le B.M.C. inclus dans nos cantonnements. Un beau jour, Madame Mimy, la patronne qui a bien en mains ses petites Cambodgiennes, vient me

voir pour se plaindre que certains n'auraient pas acquitté le montant de leurs « consommations ». Le tarif est fonction du grade. J'ai gardé le double de ma note confidentielle adressée le 10 novembre à tous mes officiers pour « leur signaler ce que je veux croire n'être qu'une calomnie... ou une erreur ».

Je n'aurai plus à y revenir. C'était important car le bon fonctionnement de « l'institution » me procure, en grande partie, par la dîme perçue lors de chaque prestation, les millions pour acheter les cadeaux de Noël.

Le 2 décembre au matin, le téléphone retentit. C'est Bonnefous : « Le commando Grüber est méchamment accroché à My Loc à 30 kilomètres au sud. Je vous envoie les camions ».

En quelques minutes, une, puis deux, puis trois compagnies roulent en achevant de s'équiper. A la radio de ma jeep, j'entends Bonnefous hurler « Poussez, mais poussez donc, Grüber n'a plus de munitions ». Nous fonçons, franchissons un arroyo sur des sampans que les villageois ont rassemblés, nous bousculons les rebelles, récupérons leur armement, bref un bilan qui nous vaut les honneurs du communiqué, des citations, bilan que nous avons payé de deux morts et de plusieurs blessés.

Le 8 décembre, au terrain d'aviation, sous une pluie battante, j'accueille le colonel Jacquot qui a remplacé le colonel Daigny. Dès sa prise de fonctions, notre nouveau chef de corps a fait le voyage pour nous connaître et pour examiner notre situation avec le commandant Bonnefous, sur le départ, et son successeur le commandant Rapenne, cavalier lui aussi, qui a la réputation de n'être pas commode. Après deux jours d'entretiens, mon colonel me promet de reconstituer mon encadrement.

En cette fin de l'année 1953, les Viets respectent la trêve de Noël. Invoquant « la clémence du président Hô Chi Minh » ils ont libéré sept prisonniers dont un sous-officier français.

Dans les cantonnements, avec les moyens du bord, les légionnaires ont réalisé leurs crèches. Certaines sont fort belles et le jury que je préside aura bien de la peine à les classer.

En rentrant chez moi, je trouve, pour les photos que je reçois, un album, cadeau de Kulavy, dont la couverture laquée évoque un village annamite et, pour me remercier (!), une caisse de champagne accompagnée d'une carte : « Madame Mimy et

ses employées vous adressent leurs meilleurs vœux de joyeux Noël ».

A minuit, à la Citadelle, le Père Neyroud des Missions étrangères, aumônier de la garnison, célèbre la messe puis, avec les légionnaires, a lieu la distribution des cadeaux et les échanges qui s'ensuivent, le repas et les chants qui se prolongent jusqu'au petit jour.

Le colonel Jacquot tiendra sa promesse. Le 2 janvier 1954, un camarade de promotion, Philippe, m'est affecté comme adjudant-major. Blessé et fait prisonnier en 40, il a déjà servi en Indochine où il fut de nouveau blessé. Rappelé en deuxième séjour, il tiendra, malgré les séquelles de ses blessures, à m'accompagner sur le terrain. Son amitié, son moral à toute épreuve me seront d'un grand secours, d'autant qu'avec Guibert nous formerons une équipe très soudée. Bientôt, trois autres capitaines anciens nous rejoindront.

Pour inaugurer son règne, Rapenne voudrait exploiter notre succès du 2 décembre. Les Viets ont abandonné My Loc et se sont retranchés plus au sud. S'en tenant à son état-major qui voit les choses de loin, il nous engage le 15 janvier à Qui Hau dans un terrain épouvantable coupé de nombreux arroyos. Je sens que ça va mal, je rejoins la 12^e qui est en tête. Prise à partie à la mitrailleuse, elle a déjà trois légionnaires mortellement blessés.

Je demande l'artillerie et l'aviation... les fumées des explosions et du napalm ne sont pas dissipées, que je reçois l'ordre « d'aller aux résultats ». Mais les Viets sont toujours là. La fusillade reprend de plus belle, nous avons encore des blessés. Nous sommes bloqués, impossible de manœuvrer. Je rends compte que nous allons nous « faire posséder ». Non sans réticences, Rapenne autorise le décrochage.

L'accueil au retour est sévère. Le Secteur nous rend responsable de cet échec. La combativité du III/2 est mise en question. Je le ressens comme un affront personnel puisque c'est moi qui ai sollicité l'ordre de repli. C'est trop facile, quand on est avec la batterie d'artillerie, à des kilomètres en arrière, de critiquer ceux qui sont au contact, dans de telles conditions.

J'aurais demandé ma relève si je n'avais été soutenu par tous mes officiers qui font bloc. J'en parle au Père Neyroud qui me conseille, quand je serai plus calme, d'aller voir Rapenne. Le début de notre entretien est pénible, les explications sont difficiles et finalement il est décidé que chaque fois qu'une opération

sera montée par l'état-major, je serai convoqué pour donner mon avis d'exécutant.

Pour mettre fin à cette affaire, Rapenne nous invite à dîner, Philippe, Guibert, le lieutenant commandant la 12^e et moi. Après que nous l'ayons reçu à notre popote, le commandant de secteur sera toujours présent aux cérémonies du bataillon... il aura l'élégance de faire figurer Qui Hau à notre palmarès.

En 1951, les Viets avaient enlevé le poste qui protégeait le village catholique de Ke Bang dont la population nous était acquise. Le 16 février, alors que toutes les unités du secteur assurent l'encagement, nous y revenons. Les rebelles ont fui, les vieillards viennent à notre rencontre pour nous accueillir tandis qu'à l'église, femmes et enfants récitent à haute voix le chapelet. Le Père Neyroud en profite pour pousser seul jusqu'à la maison où vivent, recluses, dix-neuf vieilles religieuses vietnamiennes. Une fois encore, nous ne pouvons rester. Quelle tristesse dans les yeux de ces pauvres gens quand ils nous voient repartir.

Bientôt, Philippe doit être hospitalisé. Guibert, comme prévu, me quitte et le 6 mars je me retrouve seul.

J'enlève à la 11^e son capitaine, de Solms, et le prends pour adjoint. Je ne le regretterai pas.

Lorsque nous « ouvrons la route » vers le sud, nous nous faisons « allumer » à hauteur de Quang Xa, un gros village tapi dans une zone boisée, au-delà des rizières. Les rebelles y sont en permanence. Ils ont même édifié un mirador qui émerge des arbres. L'artilleur a essayé en vain de l'abattre. Quant à l'aviateur, il a rapporté des photos qui font apparaître que Quang Xa, avec ses blockhaus et ses tranchées, est un réduit fortifié qu'il nous faut détruire.

Le 11 mars, il fait un temps magnifique, les rizières sont sèches. Pendant que l'artillerie pilonne l'objectif, les légionnaires donnent l'assaut. Je vois distinctement les Viets filer... En une demi-heure nous occupons le village où trônent, encadrés de drapeaux rouges à l'étoile jaune, les portraits de Staline, de Mao et de l'oncle Hô. Parmi les cadavres nous récupérons des armes, des documents. Nous faisons tout sauter, les abris, les emplacements de tir, les rails supportant l'observatoire qui s'effondre dans un bruit de ferraille... Tandis que Quang Xa brûle, nous repartons.

Au retour, Kulavy me sort de son sac deux statuette en bois peint qu'il a prises dans un autel des ancêtres. Je « l'engueule » pour le principe. En zone rebelle, il faut se méfier de tout ce qui peut être piégé. Le danger est réel. Quelques jours plus tard, un groupe trouvera dans un pagodon une statue de Bouddha. Elle était reliée par un fil invisible à un obus de 60. Résultat : trois morts et des blessés.

Pendant que mes compagnies se relaient, dans la brousse, pour arracher à l'ancienne voie ferrée le ballast qui sert à faire du béton, la bataille fait rage à Dien Bien Phu. Nombreux sont les volontaires pour rejoindre leurs camarades dans ce combat décisif mais notre sous-effectif est tel que leurs demandes ne seront pas retenues. D'ailleurs, Philippe, pas encore rétabli, en instance d'un commandement compatible avec son état de santé revient pour m'aider.

Le 30 avril, grâce aux Vietnamiens, nous pouvons célébrer comme il se doit la fête de la Légion. Après la messe, nous allons fleurir les tombes de nos morts. A la citadelle, lors de la prise d'armes, un officier lit le récit du combat de Camerone et je décore ceux qui se sont distingués. Nous regagnons ensuite nos cantonnements pour le repas en commun et la kermesse qui s'ensuit... A la tombée de la nuit, nous sommes prêts à intervenir.

Le 8 mai, la radio annonce la chute de Dien Bien Phu. Le 2^e Étranger y a perdu son 1^{er} bataillon. Quelle tristesse !

Notre secteur est calme, ce qui n'est pas sans nous inquiéter. Que se passe-t-il au-delà des paisibles rizières où somnolent les buffles gardés par des nhos ? Où sont les Viets ?

Un dimanche en fin de matinée, une délégation d'un village nous arrive. Lors d'une de nos reconnaissances une fille serait morte après avoir été violée ? L'accusation est trop grave pour ne pas la vérifier. Avec notre toubib et deux compagnies nous allons sur les lieux. L'exhumation ne donne rien mais, quand nous repartons, nous échappons de justesse à une « dégelée » de mortiers. Nous avons vraisemblablement été attirés dans un traquenard.

Maintenant, nous ne nous faisons plus d'illusions.

Navarre est parti et Mendès-France s'est donné trente jours pour mettre fin à la guerre. On parle d'un partage du Viet Nam en deux zones. Si cela se fait, la limite ne peut être que le 18^e parallèle, le Song Giang, frontière naturelle entre le Tonkin et l'Annam, que garde notre poste de Quang Khé... Ainsi tout ce qui s'est fait dans notre secteur, durant sept années, n'aura pas été inutile.

Mais au fur et à mesure qu'à Genève se poursuivent de laborieuses tractations, ici, des menaces se précisent...

Un soir le poste de Sergent Don signale l'arrivée de rebelles. L'ouvrage est tenu par des supplétifs catholiques qui y vivent avec leurs familles. Au petit jour nous « ouvrons la route » pour porter des munitions et vérifier l'appui de l'artillerie du poste voisin. Le Père Neyroud s'est joint à nous pour confesser et donner la communion.

Deux jours plus tard, à la vacation du matin, Sergent Don ne répond plus. Nous y retournons et découvrons parmi les décombres les corps de ces soldats qui ont payé de leur vie leur fidélité à leur foi. Quant aux femmes et aux enfants, ils ont disparu, sans doute emmenés par les Viets.

Le 20 juillet nous sommes en alerte, dans l'angoisse du résultat des négociations où se joue le sort de Dong Hoï. Ce n'est que le 22 que nous saurons avec certitude que l'accord s'est fait sur la base d'un compromis, le 17^e parallèle, juste au sud de Sergent Don. Nous sommes accablés, notre secteur est perdu.

Un missionnaire envoyé par l'évêque de Hué demande au clergé et aux chrétientés de rejoindre Tourane par la mer.

Le « cessez-le-feu » n'entrant en vigueur que le 1^{er} août, le général Bourgund, qui a succédé au général Leblanc, arrive par avion pour arrêter les dispositions à prendre. Il connaît bien ce pays qu'il a pacifié en 1947... il voit les autorités vietnamiennes et, le soir, doit être reçu par la communauté chinoise.

Rapenne et moi avons été invités. Nous n'aurons guère le temps d'apprécier les mets raffinés du souper. A 22 heures, rafales de mitrailleuses et tirs de mortiers. A 2 kilomètres, le poste de Duc Pho attaqué appelle au secours. Le temps de passer mon short, de prendre un colt, Kulavy m'attend avec ma jeep. Déjà de Solms a engagé la 12^e sur la levée de terre qui mène au poste.

Derrière moi, le 4/4 radio, deux auto-mitrailleuses du R.E.C., la 10^e... Ça tire de partout, l'artillerie s'en mêle, un Vietnamien que j'avais embarqué est blessé. Nous abandonnons nos véhicules dans la rizière pour permettre aux blindés d'intervenir. Je ne puis que ramper, à l'abri du remblai, jusqu'au « 694 » et crier « halte au feu » à la batterie de la citadelle qui tire au hasard. Dans la plus grande confusion, à la lueur des incendies et des fusées éclairantes, nous réoccupons le poste et évacuons les blessés. Les Viets sont là, tout près, en force. Le lendemain, un bataillon de paras débarquait. Il y eut encore, par ci, par là, quelques accrochages, puis à la date fixée les armes se sont tues.

Le 1^{er} août, nous avons droit à la manifestation populaire : 2.000 adultes et enfants, bien encadrés sous des banderoles

rouges, défilent en criant, devant nos cantonnements que gardent nos légionnaires impassibles.

Dans les L.S.T. de la Marine française et dans leurs jonques les catholiques entassent tout ce qu'ils peuvent emporter, même les bancs, les statues, les cloches de leurs églises.

Sous la protection de la Légion, les bataillons vietnamiens quittent leurs installations et, par camions, partent vers le Sud.

Quant aux Français, ils démontent tout ce qui est transportable, même le pont Bailey que le Génie récupèrera après le passage du dernier convoi.

En ville, les commerçants ferment leurs boutiques et les bouddhistes, qui ont décidé de rester, ne sortent plus de chez eux.

Je suis claqué. Je souhaite maintenant ma relève. Le colonel me demande de tenir encore quelques semaines. Il m'annonce l'arrivée d'un chef de bataillon qui doit me remplacer, et le départ immédiat de de Solms réclamé par ailleurs.

A la popote, je remercie mon adjoint, le 4^e, de ce qu'il a fait, ce qu'une citation sanctionnera et je prends pour le remplacer le capitaine Herriquet de la C.C.B.,

Bientôt le commandant Dubos me rejoint. Officier de Légion, il revient pour un second séjour. Cordial et très délicat, il me laissera exercer jusqu'au bout l'intégralité de mes attributions.

Un soir, assis sur le seuil de ma petite maison, nous nous passions les dossiers. Soudain, d'épaisses fumées noires montent dans le ciel : les catholiques, avant de le quitter, ont mis le feu à leur quartier. Les légionnaires auront bien de la peine à circonscrire l'incendie.

Le secteur n'est plus qu'une peau de chagrin. Le 18 août au soir, il ne reste à Dong Hoï qu'une de mes compagnies qui garde le P.C. et l'accès au fleuve où un L.S.T. nous attend. Le moment est venu de partir. Avant la nuit, les couleurs sont amenées tandis que retentit pour la dernière fois, sur cette terre, la sonnerie « au drapeau ».

Précédés par les légionnaires qui, de leur pas solennel gagnent la plage, Rapenne, Dubos et moi franchissons la porte de la cale qui, après nous, se relève.

A cause de la marée, le L.S.T. reste dans l'estuaire, à quelques encâblures de la ville plongée dans l'obscurité et le silence.

Au jour, nous sommes en pleine mer. Débarquement à Tourane envahi par les réfugiés. Installation dans des conditions sordides, sous la pluie, à Gio Linh près de la ligne de démarcation.

Que vais-je devenir ? Le colonel pensait me prendre pour être son adjoint opérationnel mais je ne suis toujours que capitaine et il y a pléthore d'officiers supérieurs pour les états-majors...

Le général Bourgund m'offre alors de rentrer en France en attendant la parution du Tableau d'avancement. J'accepte.

Le 5 septembre, le colonel Jacquot est à Gio Linh. Il s'est fait accompagner par ses adjoints. Mon vieil ami Philippe est venu de Hué où, depuis peu, il commande la compagnie du Matériel de la Légion. Pour la dernière fois, je présente mon bataillon à son chef de corps qui le passe lentement en revue. A l'apéritif, Herriquet s'adresse à moi en des termes qui me vont droit au cœur. Mes officiers m'offrent, entre autres, le fanion du III/2, brodé à Dong Hoï, dont Philippe a fait forger la hampe dans ses ateliers. Les sous-officiers me remettent une montre en or que j'ai gardée plus de vingt ans...

A table, l'ambiance est du « tonnerre ». Tout y passe, le répertoire Légion et aussi tous les souvenirs de ces dix-sept mois.

Maintenant, il me faut laisser la place à Dubos. Ce sont les adieux à chacun. Kulavy cité et promu légionnaire de 1^{re} classe pleure comme un gosse. Je suis très ému et avant que Philippe ne me prenne dans sa Jeep pour aller chez lui, à Hué, la garde en grande tenue me rend les honneurs.

Je rentrerai par le *Skaugum* avec les rescapés des camps de prisonniers du Viet Minh. Ça n'ira pas sans difficultés.

A Sidi-Bel-Abbès, je me présente au Colonel-Inspecteur. Désormais j'ai ma place à la Légion. Je la rejoindrai quatre ans plus tard, sur la frontière tunisienne.

Le 20 octobre, ma femme et nos trois petits m'attendent à Orly. Noël 54 m'apportera mon quatrième galon et une affectation de choix, chef du 2^e Bureau à Berlin où je retrouverai le général Gèze devenu le commandant du Secteur français.

*
**

Le 10 mars 1831, Louis-Philippe, Roi des Français, signait l'ordonnance créant la Légion étrangère.

Je ne pouvais laisser passer ce 150^e anniversaire sans évoquer mon plus beau commandement et sans rendre hommage à ceux qui, en Annam, sous mes ordres, à l'exemple de leurs Anciens, ont servi avec Honneur et Fidélité.